

Orpheline

Laurence Emily

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Emily, L. (2008). Orpheline. *Moebius*, (118), 87–96.

LAURENCE EMILY

Orpheline

Dans une des chambres du château, vaste pièce située au deuxième étage, un homme a l'habitude de s'installer à la fenêtre. Une large et haute fenêtre qui s'étend sur presque toute la longueur du mur. Chaque jour, l'homme prend place dans le voltaire et se rassure du velours de la tenture suspendue à sa droite. C'est un velours bordeaux, comme celui du fauteuil, mais moins usé. À gauche, la tenture est largement tirée et plonge la moitié de la pièce dans une pénombre voulue. L'homme, assis à la fenêtre, regarde dehors. Pendant de longues heures, il regarde les feuilles des arbres secouées par le vent et lentement il respire leur bruissement susurré. Il observe le mouvement lent et solide des branches plus souples bercées par le vent qui quelquefois, dans une coulée d'air plus violente, secoue et emporte. Il aime regarder les feuilles frémir, frissonner, s'agiter—palpiter comme prises d'assaut; puis suffoquer, étranglées dans une rafale, et alors brusquement se détacher, s'isoler—et virevolter jusqu'à l'oubli.

C'est de là qu'il la voit arriver. C'est de là qu'il l'attend.

Son pas est rapide, fermement enfoncé dans le sol; ses bottines, usées, tailladent le chemin, encochent la terre pourtant boueuse à certains endroits. Il a plu tout l'après-midi. Se hâtant, elle court presque, et ses épaules s'élancent dans l'air alternativement; et elle les lance en avant comme elle bousculerait une foule, comme on assène un coup. Éclaboussures dans le bas de sa robe déjà tachée. La jeune femme serre son long châle noir contre sa poitrine, les doigts crispés par le froid. Des branches, quelquefois, ralentissent sa course. L'hiver, malgré le soir tombant, le chemin qu'elle emprunte à travers bois ne l'effraie pas. La

nuit tombe vite lorsqu'elle se met en route, mais elle n'a jamais peur. Été comme hiver, depuis quelques années, elle prend le chemin à travers bois.

Lorsqu'elle pousse la grille du parc, celle-ci grince. La grille est rouillée, et la peinture noire qui jadis devait briller au soleil s'est presque tout altérée. De la chambre, l'homme entend le cri étiré de la grille. « Elle est là », pense-t-il. De la fenêtre, il peut la voir, la regarder : sa silhouette de femme de petite taille qui, d'une main assurée, referme la grille rouillée du parc. Depuis qu'elle vient au château, le parc n'a jamais été entretenu et l'on pourrait, tant l'herbe est haute et la végétation à l'abandon, suivre sa trace le long du sentier frayé par son passage. L'homme la regarde marcher le long du chemin, poursuivant sa course à travers le parc, et s'arrêter un instant près du vieux chêne. Chaque fois, elle touche son tronc, pose une main demanderesse – « la main de la chance » – à plat sur le tronc du vieil arbre dont les branches aux articulations noueuses s'étaient si près du sol que certaines semblent se reposer sur l'eau de l'étang. Plus elle avance, plus le monde derrière elle se referme ; comme si l'herbe foulée, les branches écartées, brisées, les buissons enfoncés, se redressaient après son passage, la prenant au piège.

Pour entrer au château, elle emprunte la porte de service, celle qui donne sur les cuisines. Près de cette porte, le long du mur, pousse un rosier redevenu sauvage ; chaque année, des roses éclosent. Un jour, elle était arrivée dans la chambre avec une rose. Avait-elle eu l'intention de la lui offrir ? Ou était-ce la simplicité de la fleur qui l'avait retenue ? Lorsqu'il avait aperçu la rose au bout de son bras pendant, il s'était levé de son fauteuil et lentement approché d'elle. À ce moment-là, il y avait eu sur son visage une expression que jamais auparavant elle n'avait rencontrée. Calmement, il lui avait saisi le bras et avait ôté la rose de sa main pour la poser sur le bureau en chêne installé face à la fenêtre. Il lui avait alors demandé d'en cueillir une chaque année, à la floraison, et de la lui porter ainsi, sans la lui tendre. Il avait dit : « Vous m'en cueillerez une l'année prochaine, et me la donnerez de la même manière. » Elle avait tout de suite compris qu'il ne fallait pas la lui tendre. Et chaque année, à la même époque, elle

cueille une rose, et lorsqu'il la voit entrer dans la chambre une rose au bout du bras, il marche lentement vers elle et effectue exactement les mêmes gestes, posant la fleur sur le bureau, là où, d'année en année, s'accumulent les roses séchées. Il semble n'y avoir jamais touché.

Avant d'accéder à la chambre, elle rencontre des portes. Des portes qu'elle franchit, qu'elle pousse et referme consciencieusement. Lorsqu'elle arrive à lui, il lui demande si elle a bien refermé toutes les portes. Chaque fois, il demande. Elle franchit aussi des escaliers : larges, sales—interminables à monter ; et sa robe traîne dans la poussière. Le long des couloirs qu'elle traverse sont suspendus des tableaux merveilleux ; « la seule chose vivante au château », pense-t-elle lorsqu'elle passe devant eux et les regarde, inculte, mais fascinée. Chaque fois, il lui semble être observée ; il lui semble que les personnes représentées sur les tableaux la regardent. La jugent-ils ? Arrivée devant la porte de la chambre, la tête quelque peu alourdie par sa course, les battements de son cœur se précipitent, rapides, saccadés.

L'homme est toujours assis dans le voltaire et, tout à coup, elle est là. Elle est dans la chambre, se tenant immobile dans la pénombre. Figée, raide comme une statue de pierre, elle le regarde. La pièce est grande et froide. Une dizaine de mètres les séparent : lui, à la fenêtre ; elle, devant la porte. La lune, en gésine cette nuit-là, est grosse dans le ciel et son halo de fée offre une lumière lointaine. Toujours à la fenêtre, l'homme se retourne et la regarde lui aussi. « Sa putain », comme disent les gens du village. Elle est belle avec ses yeux bridés et ses longs cheveux noirs qui coulent en cascade sauvage le long de ses épaules et de son dos jusqu'à la cambrure des reins. Jamais elle n'attache ses cheveux. Les gens du village pensent qu'elle a honte, qu'elle se dissimule derrière ses mèches de cheveux qui lui barrent le visage, cachent son regard d'enfance et ses cils courts et réguliers. Elle est jeune encore, mais elle fait partie de ces êtres qui portent leur histoire. Ces êtres sur lesquels la vie s'est imprimée avec force—en dedans ; dans le regard qui recèle une maturité souvent acquise très tôt, dans l'enfance déjà. Au bout de quelques minutes, l'homme se lève et se dirige vers le lit ; il s'assoit alors qu'elle reste là, immobile

devant la porte. Dans un geste lent, il tend le bras vers l'arrière afin de prendre appui : l'homme dépose une main à plat sur le traversin, chaque doigt séparé des autres, écarté, distinct. Lorsque, d'un mouvement de la tête, il lui demande de le rejoindre, s'avançant, elle pense que sa main sur le traversin ressemble à une énorme araignée, « les pattes de l'arachnéen », pense-t-elle.

Sur le grand lit à baldaquin, très vite ils sont nus. Très vite ils font l'amour. Il est en elle : elle sur lui. Jamais le contraire. Et ils ne s'embrassent pas sur la bouche. Seuls leurs sexes se frottent, se caressent, s'étreignent. De leurs mains, ils ne se touchent que légèrement, d'une manière pratique en quelque sorte : lui, pour la soulever, les mains sous les aisselles ; elle, pour prendre appui contre son torse, ou, se penchant en arrière, s'arrimer à ses cuisses. Effleurer la peau derrière l'organe qui exige. C'est lui qui veut ça. C'est lui qui définit les règles. Toujours. Elle, elle obéit.

Lorsqu'elle est sur lui, elle observe la laideur de son visage. L'arête de son nez, affûtée tel un couteau, lui répartit le visage en deux surfaces osseuses presque parfaitement symétriques ; seul l'œil gauche est plus petit que l'œil droit. Son nez aquilin est long et maigre comme tout le reste de son corps. Il arrive que des empreintes bleues se marquent sur sa peau à elle, là où frottent ses cuisses. La houle de son large bassin de femme aux prises avec la maigreur de ses hanches à lui. Est-il malade ? L'a-t-il été ? Jamais elle n'a osé lui poser de question. L'homme qu'elle vient retrouver la nuit est un homme austère ; ses yeux sombres semblent jeter un sortilège.

Il court sur lui des bruits atroces. Les gens du village disent que c'est un homme méchant, que le diable est en lui. Qu'un jour il a égorgé un chien qui s'était introduit dans le parc du château ; « il l'aurait égorgé puis dépecé », disent-ils. Les gens du village évitent tout contact avec le château ; ils ne le regardent même pas. Les châtelains se sont toujours tenus à l'écart et un jour, il n'y a plus eu que lui au château. De ça aussi les villageois parlent.

Il est vrai que l'homme du château est laid et que sa vilaine apparence peut être effrayante. Elle ne l'a cependant jamais craint. Ni lui ni sa laideur. Le contrat entre eux est tacite. Jamais il ne l'a maltraitée ni même forcée à quoi que

ce soit qui aurait pu lui être désagréable. Et il se montre généreux. Dès le début, il avait été extrêmement généreux envers elle. La première fois, il lui avait glissé quelques billets dans la main avant qu'elle ne quitte la chambre, l'invitant à se servir dans la cuisine si elle avait faim. Elle avait tout accepté, l'argent et la nourriture. Par après, l'argent s'était toujours trouvé sur la table de la cuisine, dans un plat en faïence jaune. Elle repère l'argent dès son arrivée, mais a pris l'habitude de ne l'emporter qu'en quittant le château, quelques heures plus tard.

Ils s'étaient rencontrés dans le bois, à quelques mètres à peine de la grille du parc—car lui ne sort qu'exceptionnellement. Ce jour-là, il était sorti à la recherche de son chat. Une chatte maladivement maigre elle aussi, au pelage noir et feu, tachetée en désordre. Lorsqu'ils s'étaient trouvés en présence l'un de l'autre, ils s'étaient regardés intensément et sans qu'il ne demande rien, elle l'avait suivi au château. Elle était montée avec lui dans la chambre, là où il vit enfermé. Ils avaient fait l'amour. Elle sur lui. Et depuis ce jour, elle revient chaque semaine se déshabiller et écarter les cuisses sur son corps maigre, recherchant son plaisir dans le besoin qu'ont les sexes à pleurer.

Elle n'a jamais cherché à savoir qui il était. Elle n'a que lui et s'est habituée à sa présence—à rejoindre la maigreur de la peau et son sexe à prendre. Entre eux, le silence. Un silence qui désespérément s'étend et reflue comme une vague d'éternité qui ne cesse de se déchirer.

Ils ne se parlent pas, ou peu. Dès le début, elle avait accepté le miroir du silence. Pour lui, c'est trop tard. Il semble ne plus rien attendre de la vie, excepté sa venue. Un jour, on se rend compte qu'il y a une distance entre soi et les instants de bonheur, un écho qui ne revient plus, un ricochet sans magie. La vie est devenue une chose à laquelle il peut penser, rêver même, un courant qu'il peut regarder filer, mais dont le rythme lui échappe toujours. La vie est une chose dans laquelle il ne peut plus être réellement, intrinsèquement. Quelque chose d'interdit en quelque sorte, ou dont il s'exclut—comme un temps révolu. C'est pour ça qu'il ne parle plus. Parler suppose une énergie nouvelle, un élan en dehors de soi; de là où désormais il aime vivre—même malheureux. Mais l'est-il

véritablement, malheureux? Depuis quand n'a-t-il plus personne à qui parler? Depuis quand ne parle-t-il plus à personne? Le peu de mots qu'il lui adresse font naître en lui une douleur profonde. Il ne supporte pas le malaise dans sa voix, comme si sa voix ne lui appartenait plus. Comme si elle lui était devenue étrangère, traître à lui-même. Il ne supporte pas. Seul au château, il a perdu tout contact humain et souffre trop en sa présence des stigmates de son isolement. Ne rien dire. Ne rien se dire. «C'est mieux», pense-t-il. À quoi bon. Aussi préfère-t-il se taire, ramenant leur échange verbal au strict nécessaire, comme de lui demander si elle a bien refermé toutes les portes derrière elle. L'idée qu'une porte du château puisse être restée ouverte lui est insupportable. Son monde est clos.

Elle est enfermée elle aussi. Mais chez elle, cela ne semble pas venir de sa propre volonté, l'enfermement. Y aurait-il une clé quelque part? La plupart du temps, elle parle toute seule en marchant dans les rues. Parfois, elle sourit, parfois elle fronce les sourcils—l'air grave, presque sévère. Les gens du village disent qu'elle est folle et qu'on ne sait pas d'où elle vient, avec son visage d'étrangère. Elle habite une minuscule petite maison à l'extrémité du village. Comment s'est-elle retrouvée si seule? Elle-même ne sait plus si elle l'a voulue ou si c'est la vie qui la lui a choisie, cette solitude-là. Dans sa chambre, à côté du lavabo, reste accrochée une photographie. L'image d'un être du passé qu'elle a laissé en arrière et dont elle ne sait plus si elle doit l'oublier ou l'encenser. Certains jours, il arrive qu'il y ait dans l'amour une révolte inamissible. C'est peut-être pour ça qu'elle est partie.

Puis il est temps. Temps de se rhabiller. Qu'elle parte. Jamais elle ne dort au château. Jamais elle ne reste. Très vite, elle doit partir. Même rester allongée près de lui, elle ne peut pas. Elle sait ça. Qu'il désire être seul. Qu'il en a besoin. Souvent, juste après l'amour, elle va chercher une serviette humide et chaude dans la salle de bain et la pose sur son sexe. Ensuite, elle s'enferme dans la salle de bain. Longtemps, elle laisse couler l'eau, puis s'étend dans la baignoire au fond rugueux et l'eau chaude apaise, détend. Parfois, elle pleure et l'eau noie ses larmes. Lui, reste allongé sur le lit. Sait-il qu'il a envie de la serrer contre lui?

De respirer l'odeur de jasmin que fleurent ses cheveux, effluve sauvage dispersé dans l'ondoiement de son corps, tête penchée en avant. Parvient-il vraiment à s'oublier dans le plaisir ? L'orgasme libère le corps ; seule la tendresse réchauffe l'âme. À tort croit-on vain ce besoin de l'enfance d'être consolé. Mais il la laisse partir. Chaque fois, il la laisse refermer la porte qui les sépare jusqu'à leur prochaine rencontre. L'attente console-t-elle de la solitude ?

Quand elle s'en va revient le même vide, le même manque. Mais de qui ? Le sait-il lui-même ? Depuis le temps qu'il est habité par l'absence, hanté par l'angoisse, il a fini par s'habituer au regard vide du matin dans le miroir, à la seule compagnie de la mémoire. À cette absurde inanité des choses. Étrangement, ce n'est qu'à ce moment-là — lorsqu'elle vient de quitter le château — qu'il peut, pour quelques instants, se laisser aller à l'aimer un peu. Il pose alors ses doigts sur son visage, caresse une joue, effleure son front parfaitement lisse et revoit la tristesse de ses paupières coupées en amandes.

Un jour, alors qu'elle rassemble ses vêtements dispersés sur le sol, s'appêtant à passer dans la salle de bain, il se lève lui aussi, enfille une robe de chambre et lui saisit le bras d'une main ferme. « Habillez-vous je vous prie et venez avec moi », dit-il. Sa voix est grave ; l'air est moite dans la chambre et leurs haleines encore étirées. Le soleil, lui, tapi derrière le mur de la nuit, rêve dans son sommeil. La pénombre du couloir les accueille. Sa longue robe, à nouveau, dérange la poussière. Désire-t-il lui montrer quelque chose ? Qu'est-ce que cet homme dont elle n'a jamais rien voulu connaître peut bien lui vouloir tout à coup ? Elle ne pose pas de question. Le suit. Se laisse entraîner par l'homme maigre sous la robe de chambre. Plus les couloirs passent, fuient sous leurs pas, plus elle remarque qu'il marche avec précaution, presque sur la pointe des pieds. Seuls les candélabres allumés le long des couloirs les éclairent, et la danse immobile des flammes sagittées rassure l'énigme de ses pas. Les personnages des tableaux, eux, savent. Elle peut le lire dans leur regard. L'homme ne prend pas la direction de la cuisine, le chemin qu'elle suit pour venir à lui et s'en éloigner. Il l'emmène dans une aile du château qu'elle ne connaît pas ; jamais elle

ne s'est aventurée à pénétrer plus loin que la chambre où elle vient offrir sa volupté. Des escaliers se présentent. Ils les montent. Toujours le silence entre eux deux. Cependant, une complicité nouvelle, singulière, semble naître bien que le visage de l'homme reste un impénétrable secret. Elle frémit mais continue à le suivre. La jeune femme sait qu'elle doit tout lui donner. Au fil des années, elle a appris à l'aimer, malgré sa laideur et les rumeurs du village. « Il est impossible qu'il me fasse du mal », pense-t-elle. Chercherait-elle à s'en convaincre ?

Dans les escaliers, la pierre a le parfum des peaux vieilles, une senteur âcre. Les entailles dans la pierre offrent des ombres multiples, des formes changeantes. L'homme, tout à coup, frissonne. Au terme d'un escalier étroit, une porte s'offre à eux. Imperceptiblement, son cœur palpite. L'homme se retourne alors pour la première fois vers elle. Son regard soudain lumineux se plante dans ses yeux, un doigt de silence sur sa bouche. « Chuut... », murmure-t-il. En touchant ses lèvres du doigt, il pense à ses lèvres à elle et leur jette fugitivement un regard fasciné. Les a-t-il jamais effleurées ? Délicatement, l'homme appuie sur la clenche et pousse la porte avec une extrême lenteur. Pas un bruit ne s'échappe. L'homme sait où il va. Il sait exactement ce qu'il a décidé de faire.

L'homme et la femme ont tous deux pénétré dans la pièce. Précautionneusement, l'homme referme la porte derrière eux. La chaleur de l'âtre la surprend, éclaire son visage ; le crépitement des bûches allume une joie nouvelle dans l'embrasement de ses yeux. Dans la pièce flotte une odeur étrangère à toutes celles qu'elle a pu rencontrer au château. Un enfant est allongé, endormi sous une respiration forte et bienveillante.

L'homme et la femme s'approchent du lit. Pour la première fois, elle le voit ému, au défi d'un sourire dans le cœur. Lorsqu'il remonte la couverture sur le petit corps de l'enfant, ses mains tremblent. Qui est cet enfant ? Soudain, la jeune femme prend peur ; peur que l'enfant ne s'éveille et ne la voie. C'est une fillette. Jamais on ne lui a parlé de la présence d'un enfant au château. Jamais elle n'aurait imaginé. Pendant quelques secondes, tel un immense échassier, l'homme reste là, éperdu, le corps tendu, la tête

et le cou penchés vers l'enfant comme s'il le découvrait lui aussi pour la première fois. La femme ne quitte pas l'enfant des yeux.

L'homme dit :

— C'est ma fille.

Quelque chose en elle se déchire. Asséché, le souvenir craquelle dans la mémoire de la jeune femme.

— Elle est très belle, dit-elle.

Elle parle lentement, une main s'étant posée sur son ventre.

La fillette a les cheveux blonds et longs semble-t-il. Très longs, dispersés autour de ses joues pâles.

Enfin, l'homme la regarde, elle.

— Comment vous appelez-vous ? demande-t-il.

— Hong, répond-elle, dans un silence intérieur.

C'est la première fois qu'il lui pose une question. Il ne connaît rien d'elle. Jusqu'à aujourd'hui, elle était sa favorite secrète, sa discrète désirée ; une fleur des champs perlée de rosée dans un paysage aride, comme dévasté. Devinera-t-elle jamais la poésie de ses pensées pour elle ?

— Hong, reprend-il. Demain, je quitterai le château pour longtemps.

Sa voix est triste mais chaude.

— Je désire que vous viviez désormais ici et que vous vous occupiez de ma fille.

Il marque un temps d'arrêt avant de poursuivre.

— Vous n'avez jamais eu d'enfant je crois...

À nouveau, une grimace dans la mémoire. Muette, Hong regarde toujours l'enfant endormie.

— Il y a de l'argent dans le plat en faïence jaune. Beaucoup d'argent. Une femme du nom de Blanche viendra vous aider. Vous pouvez avoir confiance en elle. Ma fille ne connaît pas sa mère. Elle ne l'a jamais connue. Je lui ai dit que c'était vous, la femme qui un jour viendra l'éveiller. Elle est prête.

L'homme se tait un instant.

— Cette enfant est désormais la vôtre, Hong.

Et comme si elle l'avait toujours su, comme si elle savait tout de lui et même la tendresse jamais révélée, Hong relève les yeux et calmement demande :

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle *Eléonor*. Elle aura quatre ans en février.

Hong perçoit dans la voix du père un ensoleillement soudain. L'homme détourne la tête, dissimulant son émotion.

— J'ai confiance en vous, ajoute-t-il, avant de quitter la pièce.

Il la regarde une dernière fois. Jamais il n'y a eu autant de tendresse pour elle dans ses yeux. Elle comprend qu'il aurait pu l'aimer.

Non loin du lit où dort l'enfant, Hong prend place dans un fauteuil. Elle l'a attendu si longtemps, cet enfant.

Dans son rêve, telle une esquisse d'aquarelle, *Eléonor* semble sourire elle aussi.

Dehors, un orage éclate. Furieuse, la foudre jaillit et le tonnerre, en réponse, gronde—grave et lourd.